

LINDA LÉ

les
évangiles
du crime

CITRES
50

TITRE 57

À mon père

« Je n'envie rien au Créateur ;
mais qu'il me laisse descendre le
fleuve de ma destinée, à travers
une série croissante de crimes
glorieux. »

LAUTRÉAMONT

REEVES C.

« La détermination d'une substance s'affirme dans l'affirmation de l'autre car chacune ne voyait dans l'autre que sa propre affirmation. Leur amour est haine, comme leur vie est mort. »

Carlo MICHELSTAEDTER

Rue Pierre-Charron (1)

Il avait suffi d'une voix, une voix ni plaintive ni suppliante. Une voix qui dit : « Je voudrais reprendre goût à la vie. » La voix vint me frapper en plein dos, alors que je m'attendais à être attaquée de face. J'allais sans but, mais pour me donner une contenance et pour me dégager de l'habituelle angoisse qui m'enserrait les chevilles dès que je me coulais dans le lit de mes semblables, je marchais à vive allure. Je ralentis le pas, sans me retourner. L'homme qui voulait reprendre goût à la vie me dépassa. Il avait des cheveux noirs, une veste sombre, un dos ordinaire, le dos d'un homme sur lequel personne jamais ne se retourne. Il se laissait porter par la foule. Je marchais derrière lui, à une distance raisonnable. Devinait-il que j'avais les yeux fixés sur son dos ? Était-il encore en train de marmonner, de confier au passant distrait son désir de reprendre goût à la vie ? J'eus le presentiment que cette phrase m'était destinée, que l'homme jouait au lance-pierres, qu'il se promenait dans la foule pour choisir sa cible. Celle-ci atteinte, il disparaissait. Mon intuition ne m'avait pas trompée.

Au carrefour, alors que j'attendais aux feux derrière lui, l'homme traversa en courant, manqua d'être heurté par une voiture, arriva sans encombre de l'autre côté, tourna son regard vers moi une fraction de seconde et s'engouffra dans une rue transversale. Je n'avais pu qu'entrevoir sa figure. L'homme qui voulait reprendre goût à la vie ne me laissa que peu d'indices : sa voix et un tic qu'il avait (de temps à autre, il secouait sa tête comme s'il frissonnait intérieurement).

Cette nuit-là, je fis un rêve qui me surprit par sa cohérence dans l'illogique. Je demandais à un chauffeur de taxi de me conduire rue Pierre-Charron. Il refusa, je ne sus pourquoi. Il refusa calmement, se contenta de me dire avec une courtoisie froide : « Non, madame. » Je descendis de la voiture et retournai chez moi, persuadée pourtant que j'aurais dû me rendre rue Pierre-Charron.

Le lendemain, je restai toute la matinée enfermée dans ma chambre ; j'allai du lit à la table de travail, de la fenêtre à la porte. J'hésitais à me rendre rue Pierre-Charron. Ce nom m'intriguait. J'ignorais jusqu'alors l'existence de ce moraliste admirateur de Montaigne, je n'avais jamais lu ses *Trois livres de la sagesse*, je ne savais pas qu'une rue parisienne portait son nom. Alors, pourquoi avoir demandé au chauffeur de taxi de m'y conduire ? J'étais partagée entre l'affolement et la curiosité. Je me répétais le nom de cette rue Pierre-Charron, je songeais à l'attitude du chauffeur de taxi : j'avais de l'argent (je tenais mon obole entre les dents !), pourtant, il refusa d'être mon nocher. C'est donc que je n'avais pas de sépulture. Je

voulais tricher avec la mort. J'aspirais à mourir alors que je n'avais pas rassemblé tous mes morceaux épars, alors qu'une moitié de moi-même s'était perdue sans que je me fusse inquiétée de son sort. Ma quête était restée inachevée.

Je tournai en rond dans ma chambre sans parvenir à me décider. En début d'après-midi, je cherchai sur un plan de Paris l'emplacement de la rue Pierre-Charron. Je m'y rendis à pied. Ma déception fut grande. Je me figurais une rue triste, sombre, mal famée. Je découvris une rue terne, riche, sans histoire. J'avais cru à une prémonition. En m'engageant dans la rue, je me dis aussitôt qu'aucune aventure étrange ne pourrait prendre place dans un tel décor. Je descendis la rue en longeant le trottoir de gauche, puis, pour balayer tous mes doutes et chasser toutes mes angoisses, je fis demi-tour, traversai et remontai la rue. Une curieuse jubilation m'envahissait – j'avais cru lire dans mon rêve une prémonition ; je m'étais réveillée avec le sentiment que j'étais morte depuis longtemps et qu'une partie de moi-même s'était égarée pendant le voyage vers les enfers. D'avoir perdu cette moitié de moi-même me valut d'être maintenue en vie. Le chauffeur de taxi m'avait refusée parce qu'il était interdit de transporter la moitié d'un corps. Je m'étais livrée à ces spéculations funestes en me dirigeant vers la rue Pierre-Charron. L'aspect de la rue me persuada que j'étais dans l'erreur. Je n'avais rien à craindre. Je remontai sans hâte cette rue dont le nom m'avait jetée toute la matinée dans la plus grande inquiétude. J'avais voulu donner à mon rêve une signification particulière, il se révéla tout à fait ano-

din. Je me sentais pleine d'allégresse. Pourtant, une odeur d'irrémédiable flottait dans l'air.

Devant moi, un homme marchait ; il allait d'un pas de flâneur, je l'avais presque rattrapé. Je regardai ses cheveux noirs, son dos ; il fit un mouvement de tête, comme s'il frissonnait – je le reconnus. L'homme s'arrêta devant un hôtel, un bâtiment blanc dont les stores rouges battaient au vent ; il leva les yeux vers les fenêtres du dernier étage. Je m'approchai de lui ; quand j'arrivai à sa hauteur, il se tourna brusquement et me fit face. Je m'attendais à entendre de nouveau : « Je voudrais tellement reprendre goût à la vie. » L'homme me regarda, il me dit à voix basse : « Mademoiselle, c'est dans cet hôtel qu'un de mes amis s'est suicidé. »

Ce jour-là, rue Pierre-Charron, l'homme qui voulait reprendre goût à la vie ne me dit rien de plus. Il me demanda mon numéro de téléphone avec si peu d'empressement à l'obtenir que je le lui donnai sans hésiter. Il se contenta de mémoriser les chiffres. Je le quittai devant l'hôtel aux stores rouges. Les jours suivants, je ne sortis que rarement de chez moi, j'écourtai toutes les conversations au téléphone – j'attendais un appel de l'homme qui voulait reprendre goût à la vie. Une semaine s'écoula. J'hésitai à me rendre rue Pierre-Charron, mais, par une sorte de superstition résignée, je me défendis de forcer le hasard. Au bout d'un mois, alors que j'étais parvenue à me convaincre que l'homme avait été trahi par sa mémoire, le téléphone sonna. L'homme qui voulait reprendre goût à la vie avait une voix d'adolescent, une voix de victime, une voix qui excitait chez l'interlocuteur sa

veine de tortionnaire. L'homme m'appela presque tous les soirs. Il me parla d'un certain Reeves C., suicidé une nuit de novembre 1953 dans l'hôtel de la rue Pierre-Charron. Reeves était le mari d'une romancière américaine célèbre, Carson C. L'homme qui voulait reprendre goût à la vie, né quelques mois avant la mort de Reeves, ne s'était jamais rendu en pèlerinage aux États-Unis, il n'avait fait que feuilleter les livres de Carson C. Il ne connaissait de Reeves que sa fin, dans cet hôtel aux stores rouges, mais, me dit-il, il portait, inscrit dans sa chair, le calvaire du suicidé. L'homme me parla chaque soir et, chaque nuit, dès qu'il m'avait quittée, je notais sur des feuillets épars ses confidences sur Reeves C. Cette liasse de feuillets noircis au jour le jour, j'aurais pu l'intituler : « Notes d'un fou qui croyait avoir rencontré son double », un je-ne-sais-quoi m'interdisait cependant d'employer pareille formule. Sans doute était-ce cette inquiétude qui me tenaillait quand l'homme m'appelait : j'avais le sentiment que l'autre moitié de moi-même venait frapper à ma porte.

Rue Pierre-Charron (2)

J'ai rencontré Reeves C. en visitant, dans le nouveau cimetière de Neuilly, le mausolée de l'American Legion. Je n'ai pas l'habitude d'aller froter ma neurasthénie aux pierres tombales – le goût pour les cimetières relève trop de l'affectation de profondeur et rien ne me paraît plus saugrenu que d'exhiber ma pauvre carcasse de condamné valide devant les lits de ces repus qui ont fini de purger leur peine. J'avais rendez-vous à la rédaction d'un journal. Comme j'étais arrivé une heure à l'avance, je me mis à flâner à travers les rues. Mes pas aboutirent au nouveau cimetière. Je me dirigeai aussitôt vers le mausolée de l'American Legion ; j'ai toujours aimé ces murs de marbre noir, ces fragments de ciel enténébré où brillent en lettres d'or, comme des étoiles sur le point de se détacher, les noms des soldats morts. Au milieu de la troisième colonne, un nom accrocha mon regard, je vacillai – je venais de renouer avec un frère perdu de vue, je venais de rencontrer Reeves C. Sur le moment, je ne savais pas encore que ce nom allait se fondre avec le mien, au point de me faire oublier

que j'avais un patronyme ; je ne savais pas encore que j'éprouverais une telle volupté à prononcer le nom de Reeves C. et qu'à travers lui j'avais retrouvé mon jumeau, mon saboteur, ma face mutilée, mon moi déglingué, mon frère belliqueux, mon ennemi trop aimant.

Ce jour-là, devant le mur de marbre noir, aucune de ces pensées ne me tourmentait. Je me préoccupais seulement de me rappeler pourquoi le nom de Reeves C. ne m'était pas inconnu : Reeves portait le nom d'une romancière américaine célèbre – je n'avais jamais lu ses livres, bien que leurs titres, au parfum de solitude, de tristesse et de mort, m'eussent toujours attiré. Je quittai le cimetière, expédiai en un quart d'heure mon rendez-vous et mis le cap sur une librairie du centre de Paris. J'y feuilletai quelques manuels de littérature américaine, où je pus découvrir que Reeves avait été le mari de la romancière Carson C. Je parcourus une biographie de Carson, trouvai une ou deux mentions peu flatteuses concernant Reeves, une note en bas de page m'apprit qu'il s'était suicidé à Paris. Je ne voulus pas en savoir plus, n'achetai aucun livre de Carson ; je crus pouvoir m'en tirer en affamant ma curiosité. On ne se débarrasse pas ainsi d'un frère qui vient vous demander un supplément de vie.

J'assistai, durant les jours qui suivirent, à un phénomène étrange : je sentais, je voyais des parties de moi-même me quitter l'une après l'autre, je ne me souciais pas de les retenir, elles se détachaient de moi, tombaient sur le sol, puis disparaissaient. Je savais qu'un fantôme était à l'affût, qu'il s'emparait de ces

fragments de moi-même et les accumulait pour tromper son propre vide. De manière imperceptible, son vide se remplissait, tandis que je partais en morceaux. Chaque geste que je faisais me paraissait incomplet. J'étais comme un paraplégique dont seule la moitié du corps est vivante, mais c'était l'autre moitié, celle, morte, qui attirait l'attention. Quand je me regardais dans le miroir, je ne surprenais que le reflet d'un fragment de marbre noir. Je ne savais plus quel était l'aspect de ma physionomie. J'imaginai que j'avais un beau visage canaille, des cheveux blonds bouclés, des yeux gris, une bouche méprisante aux lèvres minces. Quand je marchais dans les rues, je croyais lire dans le regard des passants que c'était ce visage-là qu'ils voyaient, je croyais lire dans leurs yeux qu'ils reconnaissaient en moi Reeves C. J'avais faim de lui. Dans chaque lieu où je me tenais, je cherchais des traces de Reeves – je savais qu'il avait habité en 1946 dans une maison de la rue Claude-Bernard, puis en 1952 dans une ferme à une heure de Paris qu'il appelait son *presbytère*. J'aurais pu me rendre dans ces deux endroits, mais j'avais la certitude que je ne le trouverais pas là. Nous nous étions rencontrés une première fois au mausolée de l'American Legion, j'attendais qu'il me fixât un autre rendez-vous.

Une nuit, je rêvai que je courais à travers Paris à la recherche d'une rue, la rue Pierre-Charron. Dans mon rêve, c'était le plein été, il faisait un temps caniculaire. J'arpentais la ville en tous sens, je savais où se trouvait cette rue, mais j'avais beau aller et venir, je n'arrivais pas à destination. J'arrêtais des passants ; au

moment de leur demander la direction, je ne savais plus quel était le nom de la rue. Je me réveillai en sueur. Le froid glaçait les murs de ma chambre, nous étions en novembre. Je me levai aussitôt et me rendis dans une bibliothèque voisine ; je demandai la biographie de Carson C. que j'avais déjà feuilletée en sortant du cimetière de Neuilly, j'y cherchai une allusion à la rue Pierre-Charron. J'appris que l'hôtel dans lequel Reeves C. s'était suicidé dans la nuit du 18 au 19 novembre 1953 se trouvait dans cette rue. Rendez-vous était pris. J'allai rue Pierre-Charron le soir même. Je n'entrai pas dans l'hôtel ; je restai devant à faire les cent pas, comme si j'étais venu saluer un ami, dont je devinais la présence derrière les fenêtres aux stores rouges. Depuis lors, chaque premier jeudi du mois, je me rends rue Pierre-Charron. Reeves C. est devenu le locataire de ma carcasse. Je n'ai plus besoin de chercher des renseignements sur lui, il me suffit de le laisser entrer chez moi. Au début, je vivais à travers les souvenirs qu'il m'imposait, puis je l'écoutai s'agiter dans mon corps, je finis par me fondre en lui sans plus opposer aucune résistance.

« Douleur muette »

Pourquoi m'écoutez-vous, soir après soir ? Est-ce parce que je vous fais miroiter du malheur, parce que je vous promets un suicide clé en main ? Vous m'écoutez parler de Reeves C. comme un aliéniste un peu voyeur regarderait l'accouplement d'un fou avec son fantôme. Prenez-vous des notes ? Consignez-vous des remarques sur le phénomène du double ?

Je vous pose toutes ces questions inutiles en sachant que vous n'y répondrez pas. Je vous surnomme, à part moi, « Douleur muette ». J'ai su, au premier regard, ce que vous cherchiez : une douleur qui parle. Vous ne demandez qu'à emplir votre silence de paroles balafrées, de confidences suintantes, et cependant, vous n'appartenez pas à la race des guérisseurs, vous êtes une arnaqueuse des âmes. Vous volez et vous faites croire qu'on vous vole. Vous menez le jeu et vous vous imaginez la victime d'une manipulation. Vous voulez communier dans l'horreur, mais vous ne soupçonnez pas votre capacité de résistance au désastre : c'est en parlant qu'on se laisse entraîner vers l'irréremédiable, c'est en parlant qu'on se fracasse

contre son propre vide, vous, « Douleur muette », vous ne serez jamais brisée en morceaux, le silence porte votre corps tout au long de la chute et, après avoir goûté au vertige des sentiments, c'est sur un lit de sagesse que vous reposez.

Je suis venu vous offrir d'espionner mon théâtre ; vous ne manifestez aucun étonnement. Vous ne me demandez même pas par quel hasard vous avez été désignée pour assister à mes noces avec le suicidé. Soir après soir, je vous appelle à des heures de plus en plus tardives, je sonne chez vous comme un vampire en rut, mais c'est mon sang que je déverse et je ne sais pas pourquoi vous vous obstinez à recueillir mes saignées quotidiennes.

Pour l'instant, vous m'êtes nécessaire, j'ai besoin de mettre de l'ordre dans mon bazar d'angoisses. Je me suis engagé à fournir une cargaison de délires. Je vous ai promis un spectacle, vous l'aurez.

La menace

J'aime votre méfiance à mon endroit ; elle m'apprend que je bouscule votre quiétude, que j'ai réussi à assiéger votre vie. Je soliloque, vous restez muette. Je vous parle dans une langue inconnue, mais vous devinez que j'ai besoin de votre silence au bout du fil. Vous êtes comme une petite sœur frissonnante. Vous ressemblez à Carson telle qu'elle était quand Reeves la rencontra pour la première fois.

Était-ce une première fois ? Ils ne se connaissaient pas, ils se souvenaient l'un de l'autre. Cette rencontre ne marquait pas un début, mais l'aboutissement de deux nostalgies. Je les imagine, Carson et Reeves, comme deux enfants qu'on aurait élevés ensemble avant de les séparer en les forçant à oublier leur gémellité. Puis un jour, le destin, plein de cruauté facétieuse, les met face à face : ils croient se rencontrer pour la première fois, ils ne comprennent pas pourquoi ils restent pétrifiés l'un devant l'autre, pourquoi ils ont envie de se toucher, de renouer avec les gestes qu'ils avaient jadis esquissés. Ils vivent ce moment avec exaltation ; en même temps, ils ont

Table

Reeves C.	11
Professeur T.	61
Klara V.	125
Vinh L.	191

Réalisation : Graphic Hainaut à Condé-sur-l'Escaut
Impression : Normandie Roto s.a.s. à Lonrai
Dépôt légal : août 2007
N° d'édition : 1895 – N° d'impression : 070000

Imprimé en France